

# Voyager, aimer, écrire: la vie d'une femme du XIX<sup>ème</sup> siècle (Léonie d'Aunet, 1820-1879)

Daniel Claustre  
IUFM de Bourgogne

## 1. La femme

Assez curieusement, les biographes de Victor Hugo font preuve d'un réel acharnement à l'encontre d'une des femmes qu'il a le plus aimées et avec laquelle le sort a été fort cruel: Léonie d'Aunet. Si l'indulgence prévaut quand il s'agit d'évoquer Juliette Drouet ou Adèle Foucher, les jugements sur Léonie laissent paraître une partialité flagrante, qui s'exprime parfois en des termes très violents<sup>1</sup>.

Sa date de naissance est incertaine: 1820 certes, mais janvier d'après sa mère et juillet d'après elle. Il semble peu probable qu'elle ait été, comme le pense Hubert Juin, la fille de Claude-François Thévenot d'Aunet, «de petite noblesse, mais au moins véritable»<sup>2</sup>. Elle voit le jour à Paris, rue de Chaillot, et fait des études dans un établissement assez réputé, l'institution Fauvel, rue du Marché Saint-Honoré. Alors qu'elle n'a que 16 ou 17 ans, elle s'installe chez François Biard, de vingt ans son aîné, un peintre portraitiste en faveur à la cour de Louis-Philippe. Elle est dès lors considérée comme son épouse.

---

<sup>1</sup>Voir infra, paragraphe 'Réactions haineuses des biographes'. Mme Wendy S. Mercer a replacé pertinemment cette injustice dans le cadre de la condition faite aux femmes en France au XIX<sup>ème</sup> siècle, dans les deux brillants articles que nous utilisons. Je voudrais porter encore davantage l'attention sur ce qui me semble constituer l'autre «tort» de Léonie: elle était femme, et elle était également écrivain

<sup>2</sup> Hubert JUIN, *Victor Hugo*, volume 2, p.20

## Le voyage au Nord

Le couple reçoit, notamment «le célèbre voyageur M. Gaimard, /qui/ a fait deux fois le tour du monde et a pris part à je ne sais combien d'expéditions vers le Pôle»<sup>3</sup>. C'est à l'occasion d'une de ces soirées que Gaimard lui demande d'intercéder auprès de son mari pour qu'il participe à sa prochaine expédition en qualité de peintre: elle accepte sous la condition qu'elle fera également partie du voyage. Il s'agit d'explorer les parages du Spitzberg. L'expédition s'inscrit dans un ensemble de voyages destinés à la recherche du Passage du Nord-Est. En 1833, le baron De Blosseville, à bord de *La Lilloise*, se voit interdire l'accès de la côte du Groënland par la banquise. Le navire disparaît corps et biens. L'année suivante Louis-Philippe envoie *La Bordelaise* à la recherche de De Blosseville. Du Taillis, commandant de *La Bordelaise* ne trouve aucune trace. En 1835, c'est *La Recherche*, commandée par Tréhouart, qui est envoyée pour la même mission. Gaimard fait partie du voyage, ainsi que Xavier Marmier. On ne trouve toujours aucune trace de *La Lilloise*, mais à bord de *La Recherche* a pris place tout un groupe de savants qui exécutent un programme soigneusement préparé. De nombreux questionnaires ont été rédigés à l'avance, dont un par Prosper Mérimée, alors Inspecteur des Monuments Historiques: il comportait notamment des questions sur les mégalithes. Les scientifiques rapportent des données et un matériel impressionnants. Les glaces flottantes empêchent d'aborder au Groënland cette année 1835, mais on peut le faire en 1836. En 1838, *La Recherche* repart dans les brumes du Nord, parvient au Spitzberg mais doit vite rebrousser chemin à cause d'un hiver précoce. En 1839, l'objectif de la nouvelle expédition est donc le Spitzberg. Une fois encore des savants prennent place sur le navire, ainsi que des peintres. Les parages du Spitzberg sont alors très peu connus. La «Commission du Nord» est chargée de cartographier la région, et d'en faire une étude hydrologique, géologique et météorologique.

Les femmes n'ont pas le droit de prendre place sur des bâtiments de la Marine Nationale. Léonie sait se montrer persuasive, et si elle n'obtient pas l'autorisation d'embarquer sur le navire dès le départ de France, on lui permet de le rejoindre à Hammerfest, la ville norvégienne à la latitude la plus élevée. A la fin du mois de mai 1839, Léonie et François Biard font ainsi leurs adieux à Paris. Ils s'embarquent au Havre pour Rotterdam. Le voyage se poursuit par voie terrestre ou maritime via la Hollande, le nord de l'Allemagne, le Danemark, la Suède et la Norvège. A cette époque, il ne s'agit pas d'une simple excursion. Léonie relate avec un apparent détachement un accident de voiture qui a bien failli avoir des conséquences dramati-

---

<sup>3</sup> Léonie d'AUNET, *Voyage d'une femme au Spitzberg*, Actes Sud, p.13

ques. En Norvège, près de Lillehammer, la voiture s'emballa dans une pente abrupte, et:

entraînée par son propre poids, roula très vite, sortit de la voie et fut précipitée dans le gouffre au fond duquel mugissait le Lougen. Nous fîmes deux tours sur nous-mêmes, tout craqua horriblement, et je me rendis compte, avec la vivacité que la pensée acquiert dans les moments suprêmes, que nous allions être infailliblement broyés, puis noyés... Dieu, dans sa bonté, nous sauva de ce péril de mort! Quelques maigres sapins croissaient au milieu des quartiers de rocs, sur le flanc déchiré du précipice; ils s'engagèrent dans l'orbe d'une de nos roues et arrêtaient ainsi les bords de la calèche, qui resta suspendue au-dessus de l'abîme<sup>4</sup>.

Léonie et François Biard atteignent néanmoins Hammerfest le 25 juin, et ils embarquent sur la corvette le 17 juillet. Léonie est malade, mais elle réussit cependant à s'enthousiasmer pour l'île aux Ours, où la corvette parvient le 21: c'est la première fois que des Français réussissent à s'en approcher suffisamment pour y prendre pied. On ne l'invite pas sur les deux chaloupes qui vont à terre, elles «reste sur le pont, admirant l'étrange et magnifique aspect de la côte»<sup>5</sup>. Le temps est très mauvais, la mer jamais calme, la vie à bord éprouve considérablement les passagers. Mais Léonie ne se plaint jamais. Dès le 28, on dépasse la latitude la plus extrême atteinte par les expéditions précédentes, celle de Bell Sound. Le 30 juillet on longe l'île du Prince Charles et le lendemain, *La Recherche* entre dans la Baie de la Madeleine, où elle est mise à l'ancre pour un séjour de trois semaines: c'est enfin le Spitzberg.

Pendant ce périple épuisant, Léonie souffre cruellement du froid. Elle rapporte qu'elle devait parfois se lever la nuit pour faire des exercices afin de se réchauffer. La crainte de se laisser 'pincer par les glaces', comme disent les marins, et de devoir subir un hivernage au Spitzberg, est partagée par les hommes d'équipage aussi bien que par la jeune femme. Elle l'apprend d'ailleurs à ses dépens, témoin bien malgré elle d'une conversation qui la concerne entre

les quatre meilleurs et plus anciens matelots de l'équipage... «—Aussi, quelle idée d'avoir emmené une femme!... —et si nous sommes pris dans ces beaux cristaux-là... on peut bien être sûr qu'elle partira la première. —Eh! mon vieux, reprit le premier, elle ouvrira seulement la marche; nous la suivrons de près, va!...—Et puis, quelle femme est-ce? dit un timonier sur un ton légèrement méprisant; une femme pâlotte, menue, maigrette, avec des pieds fragiles comme des biscuits à la cuiller et des mains à ne pas soulever un

---

<sup>4</sup> Léonie d'AUNET, op. cit., p.75

<sup>5</sup> Ibid., p.260

aviron; une femme à casser sur le genou et à mettre les morceaux dans sa poche. Si c'était une femme de chez nous, encore! (Il était Breton)...mais celle-là, avec sa mine mièvre de Parisienne, elle est frileuse comme une perruche du Sénégal! A supposer que nous soyons pris, elle mourra au premier froid, c'est sûr!»<sup>6</sup>.

Le maître d'équipage vient alors expliquer à ses hommes que le plus à craindre lors d'un hivernage est «la démoralisation de l'équipage»; aussi, la présence de la jeune femme sera utile pour servir d'exemple et de réconfort. Léonie commente simplement, avec quelque amertume et une légère ironie:

J'en avais assez entendu; je me glissai doucement chez moi, dans la crainte d'être aperçue, et assurée que désormais, si la redoutable conjecture d'un hivernage nous était destinée, l'égoïsme bien entendu de mes compagnons de voyage m'apporterait tout le secours nécessaire pour retarder ma mort aussi longtemps que possible<sup>7</sup>.

La corvette est de retour à Hammerfest le 22 août. Le 28, Léonie, son compagnon, Xavier Marmier, Gaimard et six autres membres de l'expédition<sup>8</sup> décident de faire le voyage du retour par la Laponie. Ils empruntent donc le navire côtier jusqu'à Kaafiord, où Léonie fait une visite épuisante des mines de cuivre exploitées par des Anglais. De là, François Biard, Léonie et leur domestique français partent avant les scientifiques de l'expédition. Ils sont accompagnés de sept personnes: un guide lapon, trois conducteurs de chevaux, un interprète finlandais et deux jeunes Norvégiens qui veulent se rendre en Russie. Il faut progresser au milieu des marécages, par un temps souvent pluvieux, et les moustiques, particulièrement agressifs, sont légion. Malgré les avertissements de ses hôtes de Kaafiord, Léonie entreprend courageusement cette nouvelle épreuve. Les difficultés sont à la mesure de ce qu'on lui avait annoncé.

C'est toujours avec une grande pudeur que Léonie note ses misères, sur lesquelles elle n'insiste jamais. Mais le lecteur peut les imaginer au détour de quelques phrases comme celle-ci: «Ma santé était très altérée, et je m'en inquiétais»<sup>9</sup>, ou bien: «Cette journée du 10 septembre, commencée sous de tristes auspices, fut encore affreuse. Je ne reviens pas sur nos désastres de chevaux qui enfonçaient, de chutes dans la boue, de vêtements collés sur le corps...». Quand on trouve une misérable maison de Lapons qui permet au moins de passer une nuit au sec, elle note:

---

<sup>6</sup> Ibid., p.172-3

<sup>7</sup> Ibid., p.175

<sup>8</sup> Durocher, Martins, Bravais, Anglais, Lauvergne, Giraud: cf MARMIER, *Voyages de la commission*, I 116 et II 353

<sup>9</sup> Léonie d'AUNET, op. cit., p.241

A la nuit close, l'hôte et sa femme rentrèrent accompagnés de trois garçons âgés de huit à quinze ans; nos guides et nos domestiques vinrent réclamer leur part d'abri; deux grands chiens, un porc, trois rennes familiers furent admis aussi, et la chambre se trouva pleine à ne pouvoir faire un mouvement. Je me trouvai fort heureuse au milieu de cette agglomération d'êtres immondes, et n'aurais certes pas donné, cette nuit-là, ma part de plancher et de peau de renne pour beaucoup<sup>10</sup>.

Pour couronner le tout, il faut passer des rapides pour lesquels il est parfois nécessaire d'engager «un pilote dans le voisinage»<sup>11</sup>. Pour le franchissement de la plus dangereuse de ces «cascades du fleuve», l'Eyanpaikka, Léonie écrit:

Les bateaux l'évitent ordinairement et font un portage sur le bord de l'eau; on me fit faire comme aux bateaux craintifs, et par un motif de prudence on ne me permit pas de faire ce saut périlleux. J'obéis, mais à mon grand regret<sup>12</sup>.

Cependant, une gravure de l'édition originale est légendée: 'Léonie d'Aunet descend la grande cascade de l'Eyanpaikka du fleuve Muonio' et montre clairement la jeune femme et son mari au fond de la barque<sup>13</sup>.

Le 21 septembre enfin on peut considérer que la traversée de la Laponie est achevée: on atteint le village de Mattaringuy, «petit bourg suédois, séparé de Tornea seulement par une quinzaine de lieues»<sup>14</sup>. On se rend alors à Haparanda, d'où il faut encore dix-neuf jours pour gagner Stockholm. Léonie et Biard rentrent par Ystad, la Prusse, Berlin, Dresde, Leipzig, Cassel, Mayence et Mulhouse.

Victor Hugo

Peu de temps après son **retour à Paris**, Léonie découvre qu'elle est enceinte. Elle épouse François Biard le 3 juillet 1840, à la mairie du premier arrondissement et à l'église de l'Assomption. Elle donne naissance à une petite fille le 14 octobre de la même année. Marie-Henriette Biard épousera M. de Peyronny, et aura son heure de gloire comme chroniqueuse au *Figaro* sous le pseudonyme d'«Etincelle», avant de devenir veuve et d'épouser en secondes noces le baron Double, et de signer ses articles «Baronne Double».

Les époux Biard s'installent au printemps suivant aux «Plâtreries» à Samois, où ils louent une maison avec un parc, et où ils ont pour voisine une

---

<sup>10</sup> Ibid., p.248

<sup>11</sup> Ibid., p.162

<sup>12</sup> Ibid., p.262-263

<sup>13</sup> Léonie d'AUNET, *Voyage d'une femme au Spitzberg*, éditions du Félin, gravure 7

<sup>14</sup> Léonie d'AUNET, op. cit., p269

personne du nom de Mme Hamelin. Née à Saint-Domingue en 1776, Mme Hamelin, amie de Chateaubriand et de Victor Hugo, ancienne maîtresse de Napoléon, prend Léonie en amitié et la reçoit, à Samoï comme à Paris dans son appartement de la rue d'Anjou. C'est probablement chez Mme Hamelin que **Léonie fait la connaissance de Victor Hugo**. Hubert Juin le pense, tout en proposant une autre hypothèse, tout aussi vraisemblable et tout aussi invérifiable: Léonie aurait pu rencontrer Hugo chez le sculpteur James Pradier, où les Biard étaient reçus et où Hugo fréquentait l'hiver 1844 notamment. Les biographes s'accordent pour penser que le plus probable est une première rencontre chez Mme Hamelin en 1842. Au printemps de 1843, François et Léonie donnent une fête costumée aux «Plâtreries», à laquelle on peut supposer que Victor Hugo a été invité. Le début du poème *La Fête chez Thérèse*, du premier livre des *Contemplations* a pu être considéré comme un écho de cette première rencontre de la blonde Léonie:

La chose fut exquise et fort bien ordonnée.  
C'était au mois d'avril, et dans une journée  
Si douce qu'on eût dit qu'amour l'eût faite exprès.  
Thérèse la duchesse à qui je donnerais,  
Si j'étais roi, Paris, si j'étais Dieu, le monde,  
Quand elle ne serait que Thérèse la blonde;  
Cette belle Thérèse, aux yeux de diamant,  
Nous avait conviés dans son jardin charmant<sup>15</sup>.

On sait que Léonie avait pris comme pseudonyme d'écrivain Thérèse de Blaru. Hubert Juin propose un autre poème où on pourrait lire une réminiscence de cette fête chez les Biard, *Jardins de la Margrave Sibylle*, recueilli dans le *Portefeuille poétique* de l'édition des *Œuvres Complètes* de Jean Massin, où on peut lire:

Le jardin était plein de bonne compagnie.  
Thérèse dans un coin, avec quelque ironie,  
Tenait sa cour...<sup>16</sup>.

Toujours est-il que Léonie d'Aunet et Victor Hugo font connaissance aux alentours de 1843, et deviennent maîtresse et amant. Dans l'œuvre poétique d'Hugo, c'est la **naissance d'un nouveau cycle d'œuvres**: celles consacrées à la jeune femme. Il serait injuste de ne pas considérer l'importance des pièces écrites pour Léonie, quantitativement et qualitativement. D'après Hubert Juin, il faut compter tous les poèmes du Livre II des *Contemplations*,

---

<sup>15</sup> Victor HUGO, *Œuvres complètes*, IX, p.101

<sup>16</sup> *Ibid.*, X, p. 946

ceux du Livre VI de *Toute la Lyre*, ainsi qu'un grand nombre de pièces épar-  
sées<sup>17</sup>. Une lecture rapide du Livre II des *Contemplations* nous fait reconnaî-  
tre Léonie sous les traits d'Omphale<sup>18</sup>, ou sous le nom de «colombe»  
généralement attribué par le poète à Léonie: «...je suis votre colombe»<sup>19</sup>.  
C'est encore sans doute une allusion à leur première rencontre qu'on peut lire  
dans *Tu peux, comme il te plaît*:

Pourquoi, dans la rumeur du salon où l'on cause,  
Personne n'entendant, me disait-elle *vous?*<sup>20</sup>.

Et *Hier au soir* contient ce vers qui ne peut s'adresser qu'à Léonie:

Le printemps embaumait, moins que votre jeunesse<sup>21</sup>.

C'est encore elle qu'il faut voir dans *En écoutant les oiseaux*:

Celle que j'aime est loin et pense à moi...<sup>22</sup>,

ainsi que dans *Eglogue*:

Elle est fière pour tous et pour moi seul docile<sup>23</sup>,

et dans *Un soir que je regardais le ciel*:

Que font vos yeux là-haut? je les réclame<sup>24</sup>.

Jean Gaudon lit clairement des allusions à la mystérieuse escapade du  
poète à Chelles au début de septembre 1845 dans l'adresse «Chelles, septem-  
bre 18..» et «Chelles, août 18..» des poèmes *Je sais bien qu'il est d'usage et*  
*Crépuscule*<sup>25</sup>. De même, l'adresse «Montf., septembre 18..» qui désigne  
Montfermeil établit un lien avec Léonie. Jean Gaudon fait remarquer que  
dans *Les Misérables* Jean Valjean va à Montfermeil cacher son magot dans le  
fonds «Blaru»: ce dernier mot ne peut pas ne pas évoquer Thérèse de Blaru

---

<sup>17</sup> Hubert JUIN, op.cit., vol.2, p.23

<sup>18</sup> Victor HUGO, *Le Rouet d'Omphale*, op.cit., IX, p.117

<sup>19</sup> Ibid., IX, p.129

<sup>20</sup> Ibid., IX, p.122

<sup>21</sup> Ibid., IX, p.119

<sup>22</sup> Ibid., IX, p.123

<sup>23</sup> Ibid., IX, p.126

<sup>24</sup> Ibid., IX, p.147

<sup>25</sup> Ibid., IX, p.133 et 145

une fois de plus<sup>26</sup>. Le premier août 1848 paraît le premier numéro d'un nouveau journal, *L'Événement*, dirigé par Charles et François-Victor Hugo, Paul Meurice et Auguste Vacquerie, mais inspiré largement par Victor Hugo. C'est un journal qui s'intéresse particulièrement à la politique, mais dans lequel on peut lire néanmoins parfois une rubrique consacrée à la mode, et signée Thérèse de Blaru<sup>27</sup>.

Les pièces consacrées à la jeune femme témoignent clairement de la force de l'amour que le poète a éprouvé pour elle. Ainsi *Guitare*, écrit le 30 septembre 1844, et repris dans *Gerbe*:

Vous avez, Madame, une grâce exquise,  
Une douceur noble, un bel enjouement,  
Un regard céleste, un bonnet charmant,  
L'air d'une déesse et d'une marquise.

Vos attraits piquants, fiers et singuliers,  
Dignes des Circés, dignes des Armides,  
Font lever les yeux même aux plus timides  
Et baisser le ton aux plus familiers.

La nuit, quand je vois dans les cieux sans voiles  
Les étoiles d'or, mon cœur songe à vous;  
Le jour, jeune belle aux regards si doux,  
Lorsque je vous vois je songe aux étoiles<sup>28</sup>.

Lisons encore la dernière strophe d'un poème de *Toute la Lyre* daté du 9 novembre 1845, et adressé à la «femme aux cheveux dorés»:

Oh, dis! ne sens-tu pas se lever dans ton âme  
L'amour vrai, l'amour pur, adorable leur,  
L'amour, flambeau de l'homme, étoile de la femme,  
Mystérieux soleil du monde intérieur!<sup>29</sup>

Le 3 mai paraît une nouvelle édition du *Rhin*, complétée par un volume de vers nouveaux. Léonie reçoit un exemplaire dédicacé de la main de l'auteur, en ces termes:

A Madame Léonie  
On voit en vous, pur rayon,

---

<sup>26</sup> Ibid., IX, p.148

<sup>27</sup> Hubert JUIN, op. cit., p.112-113

<sup>28</sup> Ibid., p.26

<sup>29</sup> Ibid., p.197-198. Pour déterminer l'ensemble des pièces concernant Léonie, voir aussi Jean GAUDON, *Le Temps de la contemplation*, p. 461

La grâce à la force unie,  
Votre nom, traduction  
De votre double génie,  
Commence comme *lion*,  
Et finit comme *harmonie*<sup>30</sup>.

### Le passage Saint-Roch

L'idylle secrète est de courte durée. Victor Hugo est marié à Adèle Foucher, Léonie au peintre François Biard. Le poète entretient une liaison quasi officielle avec Juliette Drouet, qu'Adèle est obligée d'accepter. Les époux Biard vivent séparés depuis avril 1844: Léonie s'installe rue Notre-Dame-de-Lorette. Le 24 août de cette année, elle donne naissance à son deuxième enfant, un garçon prénommé Georges. Georges deviendra officier de marine, puis consul de France, à Saint-Pétersbourg et à Sydney notamment<sup>31</sup>. François Biard reconnaît cet enfant. Certains biographes pensent qu'il est peut-être de Victor Hugo. D'autres, comme J.Savant, avancent l'idée qu'il n'y aurait pas eu de relation physique entre Léonie et le poète avant juillet 1845<sup>32</sup>.

En tout cas les Biard ne sont pas divorcés. Le divorce, introduit en France en 1792, avait été supprimé en 1816, pour n'être rétabli qu'en 1884. L'adultère du mari, à cette époque, est toléré par la loi si la maîtresse n'est pas surprise sous le toit conjugal. Par contre, l'adultère de la femme constitue un acte criminel. Et dans la nuit du 3 au 4 juillet 1845, M.Biard, accompagné du commissaire de police de la place Vendôme, se rend dans une petite chambre du passage Saint-Roch où ils surprennent les amants. Le peintre soupçonnait sa femme d'entretenir une relation avec un acteur de théâtre. Pour éviter d'être arrêté, Victor Hugo fait état de sa qualité de Pair de France. La presse s'empare de l'affaire. Le poète venait d'être nommé pair le 13 avril. Certains journaux républicains avaient critiqué ironiquement cette prétention de l'écrivain. Ainsi, Armand Marrast, dans *Le National*, s'était indigné:

Saluez M. le vicomte Hugo, pair de France! La démocratie, qu'il a insultée, peut désormais en rire; la voilà bien vengée!

Aussi le numéro du *National* daté du 10 juillet présente un récit bien informé de l'affaire, que l'auteur de l'article commente:

---

<sup>30</sup> Hubert JUIN, op.cit., p.35

<sup>31</sup> Georges HUARD, «Le Petit-Picpus des *Misérables* et les informatrices de Victor Hugo: Mme Biard et Juliette Drouet», Revue d'Histoire Littéraire de la France, 1960, p.349

<sup>32</sup> Jean SAVANT, *La Vie sentimentale de Victor Hugo*, vol.2, p.39

Un illustre personnage, qui cumule les lauriers du Parnasse et le manteau d'hermine de la pairie, a été surpris en conversation criminelle avec la femme d'un peintre. Le mari outragé, qui était à la piste de cette intrigue, se présenta tout à coup dans l'asile qu'ils avaient choisi aux environs de Saint-Roch, accompagné d'un commissaire de police. Ce fonctionnaire se mit en mesure d'arrêter les coupables pris en flagrant délit. La justice ne se pique point de galanterie: elle s'empara de la femme sans façon et sans explication. Mais le pair se mit à parlementer et invoqua l'inviolabilité dont il est couvert par la Constitution. Le commissaire hésita et finit par laisser sortir le galant vicomte... Que la royauté soit investie du privilège de l'inviolabilité absolue, c'est une fiction qu'il est déjà assez difficile de faire accepter de notre temps; mais qu'on prétende que les membres d'un corps participent à cette inviolabilité, et qu'ils puissent impunément exercer des violences ou commettre un meurtre ou d'autres délits sous les yeux mêmes du magistrat, sans que celui-ci puisse mettre la main sur le coupable, c'est, en vérité, inadmissible, et nous ne croyons pas que la chambre des pairs en corps ait, dans aucune circonstance, élevé une prétention aussi exorbitante<sup>33</sup>.

Victor Hugo n'est donc nullement inquiet par l'affaire. Il prétexte un voyage de trois mois en Espagne, que le journal *La Quotidienne* annonce le 11 juillet, mais il reste à Paris, se cache, et parvient à empêcher que Juliette Drouet soit mise au courant de l'affaire.

Quant à elle, Léonie est incarcérée à la prison Saint-Lazare, en compagnie de prostituées et de criminelles. Elle y reste jusqu'au 27 septembre (date non confirmée mais la plus probable). Elle n'est pas libre pour autant: son mari accepte simplement qu'on la transfère dans un couvent où elle est emprisonnée encore trois mois<sup>34</sup>. A sa sortie, elle doit affronter une situation pour le moins difficile. Elle n'a plus droit de voir ses enfants qu'une heure par semaine. Elle habite maintenant rue du Roi de Sicile, chez la seconde femme de son grand-père maternel.

Les relations avec le poète reprennent: Léonie est reçue chez les Hugo. Elle devient même une amie intime d'Adèle Foucher. Elle apprend l'existence de Juliette Drouet, qu'Adèle n'a jamais accepté de recevoir. Hugo lui ment en prétendant que sa liaison avec Juliette est terminée, et refuse d'informer cette dernière de ses amours avec Léonie. Léonie ne peut supporter cette situation et décide de rompre. Elle écrit à Victor:

Ce que je ne puis, c'est rester dans cet abîme d'humiliation où vous me tenez, c'est continuer ce rôle odieux de courtisane, qui, pour la présence de l'être aimé, accepte une liaison dans laquelle l'honneur et la dignité sont également

---

<sup>33</sup> Cité par Jean GAUDON, op.cit., p. 270 et complété par Wendy S. MERCER, Présentation de Léonie d'Aunet, *Voyage d'une femme au Spitzberg*, p.12

<sup>34</sup> Ibid., p.12

foulés aux pieds; je ne puis pas être cette femme-là; il y a des âmes pour lesquelles certaines convictions sont d'horribles poisons. Je suis ainsi faite. Je vous donnerais mon sang et ma vie, mais pas ma conscience... Si elle (Juliette) n'a rien des droits d'une maîtresse, que reste-t-il à lui apprendre? Si elle a des droits, au contraire, je ne puis agir autrement que je fais. Puisque vous ne voulez pas l'éclairer, c'est que vous lui avez laissé ces droits, qui sont miens. Je les abdique, la mort dans l'âme, plutôt que de les partager... Une seule chose reste éclatante pour moi: c'est que, puisque tout ce que je vous demandais est impossible aujourd'hui, je joue depuis plus de quatre ans un rôle déshonorant, car elle a le droit de se croire la seule femme que vous aimez. Elle a bien raison, du reste, puisque vous préférez me briser, moi, à détruire une partie de ses illusions. Qu'il soit fait selon votre volonté et que Dieu nous juge!

Un post-scriptum ajoute: «J'ai réuni tout ce qui est à vous ici. Vous pouvez l'envoyer prendre»<sup>35</sup>.

Malgré les précautions prises par Victor Hugo, Juliette finit par être mise au courant de l'existence de Léonie. En effet, le 28 juin 1851 elle reçoit un paquet de lettres scellé aux armes du poète: ses lettres à Léonie. Elle apprend que cette jeune femme (qui a quinze ans de moins qu'elle), reçue chez les Hugo contrairement à elle, est aussi la maîtresse de Victor depuis sept ans. Certains commentateurs attribuent l'envoi à Léonie<sup>36</sup>, d'autres à Charles, le fils du poète<sup>37</sup>. Juliette pense qu'il s'agit de Léonie. Elle écrit dans une lettre à Victor:

Je remercie cette femme d'avoir été impitoyable dans les preuves de ta trahison. Elle m'a bien hardiment enfoncé jusqu'à la garde dans le cœur cette adoration que tu lui as donnée pendant sept ans. C'était cynique et féroce, mais c'était honnête. Cette femme était digne d'être mon bourreau<sup>38</sup>.

Hugo propose aux deux femmes une période d'«épreuves» pour enfin choisir. En fait il désire les conserver toutes deux. Les souffrances de Juliette se lisent dans ses lettres. Elle supplie son amant de se décider:

Voilà bientôt quatre mois de souffrance, de martyre et d'enfer et je ne sais pas encore quand et comment se terminera cette horrible crise... Par pitié, par grâce, mon Victor, prends un parti qui me rende la tranquillité. Quel qu'il soit, je m'y résignerai, pourvu que je sorte de cet horrible provisoire<sup>39</sup>.

---

<sup>35</sup> Hubert JUIN, *op.cit.*, p.194-195

<sup>36</sup> Guimbaud, Souchon, Juin, Gaudon, la plupart des biographes de Hugo

<sup>37</sup> J. SAVANT, *op.cit.* III, p.62

<sup>38</sup> Paul SOUCHON, *Juliette Drouet, 1001 lettres d'amour à Victor Hugo*, p.117-118

<sup>39</sup> Lettre du 19 octobre 1851, Hubert JUIN, *op.cit.*, p.203

Dix jours plus tard, le 28 octobre, Juliette peut encore écrire:

je prévois que tu n'oseras jamais te prononcer ouvertement pour l'une ou pour l'autre. Cette pensée me rend folle<sup>40</sup>.

D'ailleurs, à cette époque (1848-1851) Hugo multiplie les aventures: Esther Guimont, Théodorine du Vallon, Alice Ozy, Claire entre autres sont ses maîtresses. Le coup d'état de Louis Napoléon Bonaparte, en décembre 1851, provoque l'exil du poète à Bruxelles. Juliette organise sa fuite. Il décide d'empêcher Léonie de le rejoindre en Belgique, demandant à sa femme de détourner sa maîtresse de cette idée. Dans une lettre, Adèle écrit:

Je vais tourner Mme D du côté de l'art. Ce sera une noble et puissante diversion, je l'espère. De ton côté, je crois qu'il serait bon que tu lui écrivisses des lettres qui satisferaient sinon son cœur, du moins sa fierté<sup>41</sup>.

On peut expliquer ainsi le départ de la vocation d'écrivain de Léonie: sans ressources, abandonnée de tous, elle aurait vu dans l'écriture un moyen de subsister. Victor Hugo se sent une dette envers elle, et certaines lettres montrent qu'il essaie de l'aider. Le 5 janvier 1852 il demande à Adèle: «Fais le plus que tu pourras pour Mme d'Aunet. J'ai là un devoir vers lequel il m'est impossible de ne pas me tourner avec un intérêt profond». Ce qui n'est pas tout à fait désintéressé: l'orienter vers l'écriture, c'est dans une certaine mesure «l'occuper» et la détourner de lui. Ainsi, il écrit encore à Adèle, le 19 janvier:

Chère amie, lis ceci tout de suite avec attention, et dès que tu l'auras lu, tu détacheras cette page de ma lettre et tu la brûleras. Tu vas en sentir l'importance par toi-même. Mme d'Aunet veut venir me rejoindre ici. Elle a l'intention de partir le 24. Va la voir tout de suite, et parle-lui raison... Traite-la avec tendresse et ménagement ce qui souffre en elle. Elle est imprudente, mais c'est un noble et grand cœur. Ne lui montre pas ceci. Brûle tout de suite... Veille aux coups de tête<sup>42</sup>.

Adèle parvient à détourner Léonie de son projet. Elle réussit à lui ouvrir les colonnes de la *Revue de Paris*, où Léonie publie une chronique sur la mode.

On sait peu de choses sur la fin de la vie de Léonie. Elle décède le 21 mars 1879, après une longue maladie, à son domicile du 182 de la rue de

---

<sup>40</sup> Ibid., p.204

<sup>41</sup> J. SAVANT, op.cit., III, p.80-81

<sup>42</sup> Hubert JUIN, op.cit., p.251

Rivoli. Son fils Georges s'est occupé d'elle dans ses derniers moments. Elle est enterrée au cimetière de Ville-d'Avray.

### Réactions haineuses des biographes

Ayant exposé les faits, nous allons maintenant lire les réactions des contemporains, et des biographes d'Hugo. Très tôt, Léonie est calomniée. Maxime Du Camp évoque ainsi le voyage au Spitzberg de Xavier Marmier:

Dans sa course vers le Pôle Nord, il fut l'amant de Mme Biard dont le mari était attaché à l'expédition en qualité de peintre. Cette Mme Biard, qui a écrit sous le nom de Léonie d'Aulnoy ou d'Aunet, a été arrêtée, en flagrant délit d'adultère avec Victor Hugo (1843, si je ne me trompe). Elle a eu une fille (de qui, on ne sait) qui s'appelle Mme de Peyronny et fait des articles, dans le *Figaro*<sup>43</sup>.

Le peu de sérieux de l'information semble étrangement servir de caution à une critique injuste. Si Du Camp n'est pas sûr de ses dates ni de ses affirmations, il serait préférable qu'il fasse preuve de davantage de prudence. Tout est faux dans sa déclaration: Marmier n'a pas pu être l'amant de Léonie pendant le voyage. Son mari l'accompagnait et ne la quittait pas. D'autre part, une étude sérieuse des dates faite par Mme Wendy S. Mercer démontre clairement l'impossibilité de l'hypothèse de sa paternité<sup>44</sup>. Contrairement aux suppositions gratuites de certains commentateurs, Marmier n'a pas pu être le père de la fille de Léonie. La parenthèse qui met en doute la paternité de Biard n'a aucun fondement. La date de «l'adultère» n'est pas exacte non plus.

Les contemporains plaignent Hugo, et n'hésitent pas à charger Léonie. Lamartine écrit à son confident Dargaud:

L'aventure amoureuse de mon pauvre ami Victor Hugo me désole. On dit qu'il s'éloigne de Paris pour qu'on ne demande pas l'autorisation de le poursuivre à la Chambre des pairs; mais ce qui doit être navrant pour lui, c'est de sentir cette pauvre femme en prison pendant qu'il est libre<sup>45</sup>.

Avec moins de mansuétude, Béranger rit de l'aventure:

On craint ici que Victor Hugo ne fasse un sot début à la Chambre des pairs. Il est question de la colère d'un mari, peintre de renom, qui intente à sa moitié et

---

<sup>43</sup> Xavier MARMIER, *Journal (1848-1890)*, p.50

<sup>44</sup>Wendy S. MERCER, "Léonie d'Aunet (1820-1879) in the shade of Victor Hugo: talent hidden by sex", p.37-38

<sup>45</sup> Alphonse de LAMARTINE, *Correspondance*, VI, p.170

à Olympio un procès en adultère, appuyé d'un procès-verbal de flagrant délit et d'une correspondance fort détaillée

Sainte-Beuve, hypocrite, confie à ses amis Olivier:

On ne parle que de cela. Vous, n'en dites rien. Jugez, chère madame, de mon chagrin et de mon trouble en tout ceci, avec tout ce que vous savez!

Alors que certains rapportent qu'au dire de Chopin François Biard est «très laid», Arsène Houssaye décrit Léonie comme pleine d'une «grâce onduleuse et serpentante»<sup>46</sup>.

Mais ce sont surtout les biographes de Victor Hugo du siècle dernier qui se montrent les plus hargneux. Pensant sans doute rehausser l'honneur de leur écrivain de prédilection, ils noient Léonie sous des critiques injustes et parfois d'une rare violence. Le ton est donné dès 1919 par Louis Barthou, qui, dans *Les Amours d'un poète*, ne craint pas d'apprécier ainsi la situation:

madame Biard, trop sûre de sa jeunesse et de sa triomphante beauté, avait invité Juliette Drouet à lui céder l'amour du poète. Sa présomption et son inexpérience avaient compté sans les souvenirs et sans les liens du passé. De Victor Hugo à elle les sens surtout avaient parlé. Entre Victor Hugo et Juliette les cœurs s'étaient donnés<sup>47</sup>.

En 1951, dans son édition des *Mille et une lettres d'amour à Victor Hugo* (lettres de Juliette Drouet) Paul Souchon présente par la phrase suivante les lettres de juin 1851:

Nous voici arrivés à l'acte odieux commis par Mme Biard à l'égard de l'infortunée Juliette».

Quelques pages plus loin, c'est encore le même terme qui revient sous sa plume: il évoque «l'odieux envoi de Mme Biard»<sup>48</sup>.

Hubert Juin ne fait pas preuve de davantage de discernement en évoquant ainsi Léonie, dans le deuxième volume de son *Victor Hugo*, daté de 1884:

François Biard, s'il aime bien Léonie, aimerait aussi bien ne pas avoir à se charger de Léonie. En réalité, c'est elle qui s'est imposée à lui, c'est elle qui a quitté sa famille, qui a jeté son bonnet par-dessus les moulins, qui est venue s'installer, rupture faite avec la société convenable, place Vendôme. Elle ne

---

<sup>46</sup> Louis BARTHOU, *Les Amours d'un poète*, p.271-272

<sup>47</sup> *Ibid.*, p.287

<sup>48</sup> P. SOUCHON, *op.cit.*, p.391 et 398

sait peut-être pas très bien ce qu'elle veut, mais elle sait qu'elle veut, et elle veut. Tant et si bien que, la situation aidant, Léonie épousera Biard (plus que l'inverse) le 3 juillet 1840...Ce n'est pas que Léonie, semble-t-il, soit tellement éprise de François Biard qui est laid, mais elle veut sa liberté, sa liberté de femme, et elle vit dans un siècle où cette liberté-là se conquiert le plus commodément par le mariage<sup>49</sup>.

Avec cette dernière remarque, Hubert Juin se montre plus compréhensif. Aussi peut-on regretter sa conclusion:

Léonie d'Aunet a été effectivement condamnée. Mais lui également, d'une façon, certes! moins visible. Il a dû simuler un voyage, apaiser les vertus bourgeoises de la cour effarouchée par ce jeune pair du royaume pris en flagrant délit d'adultère. Aujourd'hui, cependant, ce n'est plus là qu'un mauvais souvenir. L'exil est devenu, pour lui, réel. Léonie d'Aunet poursuit, à Paris, sa carrière de femme de lettres<sup>50</sup>.

En somme, dans cette perspective masculine, c'est bien Victor Hugo qui est à plaindre de l'aventure. Deux mois et demi de prison et trois mois d'enfermement dans un couvent ne constituent qu'une péripétie.

En 1992-1993, Mme Wendy S. Mercer rend enfin justice à Léonie, tout d'abord dans sa Présentation de l'édition du *Voyage d'une femme au Spitzberg*, aux éditions du Félin, puis dans un article de la revue *Studi Francesi*, intitulé «Léonie d'Aunet (1820-1879) in the shade of Victor Hugo: talent hidden by sex». Ce titre résume bien la thèse de Mme Mercer. En s'appuyant sur une étude approfondie des diverses lois qui régissent le statut de la femme au XIX<sup>e</sup> siècle, elle démontre brillamment à quel point Léonie est une victime des préjugés masculins, pour sa vie sociale comme pour son œuvre d'écrivain. La conclusion de Mme Mercer est claire:

Le message essentiel délivré à la fois par la carrière de Léonie et par son œuvre écrite insiste sur l'insatisfaction quant au rôle alloué aux femmes au XIX<sup>e</sup> siècle. De plus, Léonie célèbre la féminité et se rebelle contre les lois écrites par l'homme pour restreindre le rôle actif de la femme dans la société<sup>51</sup>.

---

<sup>49</sup> H. JUIN, op.cit., p.21

<sup>50</sup> Ibid., p.379

<sup>51</sup> Wandy S. MERCER, op.cit., p.46

## 2. L'écrivain

### Léonie et Hugo

Rendre justice à Léonie d'Aunet, c'est donc, après avoir rétabli les faits réels de sa biographie, examiner son œuvre littéraire sans préjugés.

On a tout d'abord prétendu que Victor Hugo l'avait aidée. De Manne, dans son *Nouveau dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, paru en 1868, propose ce portrait de Léonie:

Cette dame, femme d'un peintre lyonnais, avec lequel elle a parcouru des pays lointains, et observé des mœurs curieuses, brille peu, dit-on, par le talent d'écrire. On attribue généralement la majeure partie de ses livres à l'auteur de *Notre Dame de Paris*<sup>52</sup>.

Le *Larousse du XIXème siècle* est encore plus acerbe:

Mme Biard, née Léonie d'Aunet, femme de cet artiste, est séparée de lui depuis 1843 à la suite de circonstances où s'est trouvé mêlé Victor Hugo, et qu'il est inutile de rappeler ici, a publié sous le nom de Léonie d'Aunet, divers romans...et de petites comédies très morales qui se jouent actuellement dans nos pensionnats de jeunes filles, application d'un vieux proverbe qu'il est également inutile de rappeler ici.

Louis Guimbaud, peut-être de manière encore plus pernicieuse, refuse d'attribuer à la plume de Victor Hugo des écrits qu'il juge indignes du poète:

Ils se prêtent aux lectures rapides et heurtées...On n'imagine pas Victor Hugo se prêtant à une littérature aussi douceuse<sup>53</sup>.

En réalité, si Victor Hugo ne semble pas avoir aidé Léonie pour écrire, c'est plutôt l'inverse qui s'est produit. Un article de Georges Huard, paru dans la *Revue d'Histoire Littéraire de la France* en 1960, démontre que Léonie, ainsi que Juliette Drouet, a été une «informatrice» du romancier pour *Les Misérables*. Georges Huard a retrouvé dans les reliquats des *Misérables* des documents manuscrits de la main de Léonie. Il s'agit tout d'abord d'un compte rendu de ses visites à sa fille dans les deux couvents parisiens de l'Institut du Saint-Sacrement, rue Neuve Sainte-Geneviève et rue du Temple. De plus, à la demande d'Hugo, elle rédige les souvenirs de sa tante, Marie-

---

<sup>52</sup> De MANNE, *Nouveau Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, Lyon, Scheuring, 1868

<sup>53</sup> Louis GUIMBAUD, *Victor Hugo et Mme Biard*, p.13

Hyacinthe d'Orémieux, ancienne pensionnaire du couvent des Bénédictines. Le romancier a utilisé d'importants fragments des écrits de Léonie. Voici un court exemple:

Relation de Léonie	Texte de Victor Hugo
De 1819 à 1823, la prieure des Dames du St.-Sacrement était Madame de Bèze (Mère Ste-Marie), femme d'une soixantaine d'années, courte, grosse, trapue, chantant comme un pot fêlé, du reste excellente, gaie et adorée de tout le couvent. La sous-prieure était une vieille religieuse presque aveugle, la mère St-Bazile.	Pendant les six années qui séparent 1819 de 1825, la prieure des Dames du St.-Sacrement était Madame de Bèze qui en religion s'appelait la Mère Sainte-Marie. Elle avait été réélue. C'était une femme d'une soixantaine d'années, courte, grosse, «chantant comme un pot fêlé», dit la lettre que nous avons déjà citée, du reste excellente, la seule gaie dans tout le couvent et pour cela adorée. La sous-prieure était une vieille religieuse aveugle, la mère Saint-Bazile.

Georges Huard conclut à «l'importance extrême du rôle, auparavant insoupçonné, joué dans leur documentation par Mme Biard», et réduit «à un strict minimum celui de Juliette Drouet, jusqu'ici très exagéré»<sup>54</sup>. La part de Léonie ne se limite pas à cela. Elle a non seulement fourni au romancier de précieuses indications sur le cloître et les moniales, mais également sur la prison et les criminels, ainsi que sur l'argot des malfaiteurs. Pour ces deux derniers points, Hugo a utilisé des copies, exécutées par Léonie, de fragments d'un ouvrage anonyme paru en 1829, les *Mémoires d'un forban philosophe*. Léonie a agrémenté ses copies de notes personnelles, comme une comparaison entre l'argot des *Mémoires d'un forban* et celui des *Mystères de Paris*, qu'Eugène Sue publie en 1842-1843. Ainsi, elle écrit:

E.S. dit *chouriné* pour *souriné* et *lague* pour *larque*; *grinché* pour *grinchi*, *refaire de sorgue* pour *souper*; *lartif* pour *larton*, un *môme*, un enfant, *momacque*, petit enfant, pour *momignard*, le *Meg*, *Dieu* pour *Meck*, *colas* pour la cou au lieu de *colabre*, *durailles d'orphelin* pour pierreries; *surin* pour *sourin* et il traduit: poignard; *le boulanger*, le diable; le béquillard ou *Charlot*, le bourreau; *les sangliers*, les prêtres; *pante* pour *pantré* et il traduit: victime.

Victor Hugo a complété ces notes de Léonie, à la main, et dans le roman on trouve par exemple ce paragraphe qui en est directement issu:

<sup>54</sup> G. HUARD, op.cit., p.382

L'argot...se corrompt vite...il se transforme...se décomposant et se recomposant sans cesse...il fait plus de chemin en dix ans que la langue en dix siècles. Ainsi le *larton* devient le *lartif*...le *momignard* le *momacque*...le *colabre* le *colas*...<sup>55</sup>.

## L'œuvre littéraire de Léonie

Même si le *Voyage d'une femme au Spitzberg* a connu un grand succès, il convient de ne pas réduire l'œuvre de Léonie à ce seul ouvrage. En effet, elle a écrit également d'autres livres. Sa production littéraire semble occuper une décennie. C'est en 1854 que paraît l'édition en volume du *Voyage d'une femme au Spitzberg*, chez Hachette. Quelques extraits avaient été publiés en 1852 dans la *Revue de Paris*. Cette relation de voyage connaît six éditions du vivant de Léonie, trois éditions au XIX<sup>ème</sup> siècle après sa mort (la dernière en 1885). Au XX<sup>ème</sup> siècle, elle sera rééditée en 1992 par les Editions du Félin, avec une Présentation copieuse de Mme Wendy S.Mercer, puis en 1995 par Actes Sud dans la collection «Terres d'aventure», précédée d'un Avant-propos de Marc de Gouvenain.

La même année 1854, Léonie publie une première pièce de théâtre, *Une Place à la cour*, qui sera rééditée en 1861, en 1870 et en 1885. En 1855, le théâtre de la Porte Saint-Martin propose une seconde pièce de Léonie, *Jane Osborn*, 'drame en quatre actes', joué pour la première fois le 30 janvier, et publié la même année. Deux ans plus tard elle fait paraître deux romans, *Un Mariage en province* et *Une Vengeance*, tous deux réédités en 1858 et en 1860. Le second connaîtra encore quatre éditions jusqu'en 1866. Deux autres romans suivront en 1863, *L'Héritage du Marquis d'Elvigny* et *Les Deux Légendes d'Hardenstein*. Entre temps Léonie publie un recueil de trois nouvelles en 1859: *Etiennette*, *Silvère*, *Le Secret*. Le catalogue de la Bibliothèque Nationale mentionne encore une publication en 1877, une pièce de théâtre intitulée *Silvère*, vraisemblablement adaptée de la nouvelle de 1859.

Cette œuvre n'est certes pas copieuse, mais elle présente une certaine diversification: romans, récit de voyage, nouvelles, pièces de théâtre, et elle totalise tout de même onze titres.

Mme Mercer relève l'importance de la thématique des souffrances de la femme dans la société du XIX<sup>ème</sup> siècle, et de l'injustice cruelle de la loi à son égard, particulièrement dans *Un mariage en province*, où on peut lire une dénonciation du mariage tel que le code civil le définit:

Le mariage civil a des formes si sèches, il paraît si aisé de mettre son nom au bas de la feuille d'un registre, et de répondre un mot à un monsieur habillé de noir, qui vous a lu quelques phrases en style de notaire...Comprend-on à quel

---

<sup>55</sup> Ibid., p.384-385

point peut devenir effrayant ce mot: *indissolubilité*, écrit dans cette loi au nom de laquelle on unit irrévocablement deux destinées? Non. La plupart des jeunes époux n'y ont pas pensé.

Le même roman contient ce jugement sans appel sur la condition de la femme mariée:

Comme beaucoup de femmes de la bourgeoisie, Mme Lescalle était à la fois chez elle tyran et esclave. Elle administrait despotiquement, sans supporter le moindre empiètement, le petit empire de son intérieur, et se montrait néanmoins fort soumise à son mari dans tout ce qui touchait les questions graves<sup>56</sup>.

Le lecteur des œuvres de fiction de Léonie ne peut s'empêcher de penser à la biographie de la jeune femme quand il lit des phrases comme les suivantes, extraites respectivement d' *Une Vengeance* et de *Jane Osborn*:

Que deviendrions-nous s'il fallait avoir le même honneur avec les hommes et avec les femmes?,

et:

Ils disent: Remords! châtement! expiation!...Les sots! les cruels! Comment! l'on vous prend, l'on vous trahit, l'on vous délaisse, et vous devez expier l'infamie d'un autre!<sup>57</sup>

Ces exclamations semblent bien venir du cœur de Léonie, rejetée par la société après l'affaire du Passage Saint-Roch.

### *Silvère*

Une lecture de la pièce publiée en 1877, *Silvère*, va nous permettre d'apprécier les talents de dramaturge de Léonie. Il s'agit donc d'un texte court, 'pièce en un acte', publiée dans un recueil de vingt-neuf pièces intitulé *Le théâtre inédit du XIXème siècle*, chez Laplace, Sanchez et Cie, à Paris.

Très classiquement, on change de scène à chaque mouvement d'acteur, ce qui fait que la pièce compte vingt-six scènes alors qu'elle tient en quinze pages. L'action se situe en province, à Troyes, «dans un pavillon du château des Ombelles», chez le Colonel de Nestaing ('50 ans') et Madame ('36 à 40 ans'). On voit leur fils Paul ('19 ans'), deux domestiques: le jeune Daniel ('15 ans') et le vieux Silvère ('65 ans'). On attend un invité, le Prési-

---

<sup>56</sup> Wendy S.MERCER, op.cit., p.42

<sup>57</sup> Ibid., p.43

dent Perrin ('60 à 70 ans'), un magistrat, ami d'enfance du Colonel, perdu de vue depuis longtemps. Un septième personnage, 'un enfant' fait une courte apparition à la scène XXIII pour apporter une lettre.

On peut résumer l'action ainsi: la famille Nestaing a toute confiance dans le vieux domestique Silvère, qui a sauvé la vie du Colonel lors de la conspiration des quatre sergents de La Rochelle, en 1815. Le vieil homme sert de mentor au fils de la maison, Paul, qui l'adore, tandis qu'il peine à diriger le jeune domestique Daniel, apparemment un vaurien. Le Président Perrin et Silvère se reconnaissent: vingt cinq ans auparavant, Silvère a été condamné à vingt ans de travaux forcés pour «vol avec escalade». Perrin instruit son ami, qui décide de ne rien changer à son attitude envers Silvère. Mais Daniel, qui a surpris la confiance de Perrin par son indiscretion, dénonce le vieil homme à Madame. Cette dernière demande alors à son mari de soustraire leur fils au contact d'un ancien forçat: elle veut renvoyer Silvère. Le Colonel finit par accepter, mais il est désespéré. Pour éviter un aveu, il fait croire à Silvère qu'il est ruiné et obligé de se séparer de lui. Mais le vieil homme propose ses économies. Il finit par comprendre que le Colonel sait tout, et décide de se suicider. Il se jette dans l'étang du château, et il est sauvé in extremis par Paul, qui croit à un accident. Tout se termine heureusement: Madame accepte la leçon de morale que formule le Colonel, et qui constitue la dernière réplique:

Il (Silvère) nous a appris à ne jamais rendre le mal pour le bien <sup>58</sup>.

Certes ce résumé montre l'importance de l'aspect moralisateur de la pièce. Léonie ne craint pas l'abus des bons sentiments, ni un certain didactisme un peu simpliste. On peut même la contester sur ce terrain, puisque la pièce se termine sans que le jeune Paul ait été mis au courant du passé de son mentor. Le méchant Daniel est puni, le bon Silvère récompensé, Madame finit par reconnaître ses torts. Les effets ne sont pas d'une efficacité totale: ainsi, l'annonce du suicide de Silvère est donnée trop tôt, et enlève tout effet de surprise pour le spectateur. La fin est assez attendue. Les dialogues pourraient faire preuve de davantage de nervosité. Les caractères sont dessinés assez grossièrement.

Cependant on retrouve ici, comme dans les romans et nouvelles, le idées qui tiennent à cœur à Léonie. La justice de l'humanité est plus forte que celle des lois. Le destin finit par tourner au détriment du mal. Les justes sont finalement récompensés. La faute de jeunesse de Silvère a été expiée par son châtement au bagne: il n'y a pas lieu de la lui faire payer à nouveau. La rédemption existe. L'intérêt de la pièce vient donc d'une part des sentences

---

<sup>58</sup> in *Le Théâtre inédit du XIXème siècle*

qu'on peut y lire et qui traduisent bien la philosophie de la vie de Léonie. Ainsi, Madame présente son fils Paul en ces termes:

Grâce à l'éducation qu'il a reçue auprès de nous, il présente le spectacle, bien rare chez les jeunes hommes, de l'épanouissement d'une adolescence pure; sa force et son intelligence se développent tous les jours sans que sa divine ignorance du mal et des choses troublantes de la vie ait encore été atteinte: laissez-le ainsi et sachez l'admirer tel qu'il est, il changera toujours assez tôt.

Le féminisme de Léonie transparaît bien dans cette déclaration sans illusions. Madame est le seul caractère assez finement dessiné: Léonie ne la fait pas d'emblée «bonne», elle est victime des préjugés sociaux en voulant écarter son fils de la présence de l'ancien forçat. Mais elle écoute les leçons de la vie, et chez elle la lutte est engagée entre la mère qui veut protéger à tout prix son fils et la femme victime de la société. Une de ses déclarations est assez éclairante à cet égard. Elle commente ainsi l'aspect féminin de Paul:

je ne veux pas presser l'éclosion qui fera de lui un petit Monsieur effronté et barbu», parce que, ajoute-t-elle, «la plupart des hommes n'ont pas le sens des choses délicates»<sup>59</sup>.

### *Le Voyage d'une femme au Spitzberg*

Mais c'est sans doute le *Voyage d'une femme au Spitzberg* qui permet le mieux d'apprécier les qualités d'écriture de Léonie. Le public ne s'est pas trompé, puisque ce texte a connu de nombreuses rééditions au XIX<sup>ème</sup> siècle. Il se présente comme une suite de neuf lettres envoyées par la voyageuse à son frère, «M. Léon de Boynest, à New York». Il ne s'agit là bien sûr que d'un prétexte. Léonie se contente de quelques allusions au frère en question, notamment au début des lettres et à la fin de l'ouvrage. C'est un procédé qui lui permet d'adopter une certaine familiarité de ton, et qui rend les passages informatifs plus légers. Elle en joue néanmoins avec une certaine aisance.

Ainsi, le premier paragraphe de l'ouvrage cède à la traditionnelle justification du voyage:

Mon cher frère, Comme tout le monde, vous vous étonnez et vous me demandez comment j'ai pu faire le projet d'entreprendre ce grand et long voyage que vous me voyez commencer avec crainte. Ce projet s'est fait bien simplement: il est né d'un hasard de conversation.

---

<sup>59</sup> Ibid., scène IX

Pour la deuxième lettre, c'est à la fin du paragraphe d'introduction à la description des lieux traversés que l'auteur s'adresse à son frère:

Contentez-vous donc, pour cette fois, d'un aperçu très superficiel.

La lettre V, consacrée à la Laponie, oublie complètement le destinataire. Pour la lettre III, la formule «mon cher frère», insérée dans la première phrase, semble suffire. Mais cet artifice permet en fait une adresse directe au lecteur. Ce qui autorise Léonie à commenter les réactions qu'elle prévoit chez son lecteur. Ainsi:

Hammerfest! Ces dix lettres ne vous font pas un effet bien extraordinaire, n'est-ce pas?

ou bien:

Je ne saurais vous rendre compte de mes impressions des premiers jours: ce serait trop monotone

ou encore: «Kaafiord (prononcez *Cofior*)». Le frère sert encore à excuser ou à ponctuer un retour en arrière:

je veux mettre ce temps à profit pour revenir avec vous sur ces curieuses provinces finlandaises, ces petits chevaux de Suède, si laids et si vigoureux, dont je vous ai parlé<sup>60</sup>.

Le dernier paragraphe de la relation prend congé avec le frère, c'est-à-dire avec le lecteur, en s'excusant de la longueur du propos et en faisant assaut de modestie, ce qui est encore un topos de la relation de voyage:

Je ferai bien, je crois, cher frère, d'arrêter ici cette longue narration d'un voyage qui va avoir duré près d'une année; mon retour en France s'effectuera par Dresde, Leipzig, Cassel, Mayence et Mulhouse; toutes ces villes sont trop connues pour que je puisse exciter votre intérêt en vous les dépeignant. Un grand talent d'écrivain peut seul rehausser le mérite de peintures auxquelles manque le charme de la nouveauté; quant à moi, simple et obscur voyageur, ma tâche est accomplie, si j'ai pu vous donner une idée des lointaines régions dont je suis si heureusement revenue. Adieu donc, cher frère, à bientôt et à toujours!<sup>61</sup>.

---

<sup>60</sup> Léonie d'AUNET, *Voyage d'une femme au Spitzberg*, respectivement aux pages 13, 37, 69, 103, 157, 195, 271, 295

<sup>61</sup> Ibid., p.330

Se présenter comme un voyageur indigne de prétendre aux qualités d'un écrivain et qui se réfugie derrière la véracité des observations qu'il rapporte est effectivement un topos très répandu dans les relations de voyage du XIX<sup>ème</sup> siècle. Cette position prend le plus souvent l'allure d'une prétériorité: tout en affirmant son incapacité à écrire, l'auteur *écrit* néanmoins. Léonie ne prétend pas qu'on la prenne d'emblée pour un écrivain, mais elle entend tout de même s'engager dans cette voie, et progresser.

### l'intertexte

A cet égard, il peut être intéressant de décrire l'intertexte du *Voyage d'une femme au Spitzberg*. On n'est pas surpris de trouver des **allusions aux voyageurs devanciers** dans les mêmes lieux. Maupertuis est évoqué quand Léonie parvient au petit bourg finlandais de Mattaringuy, qui

a acquis une certaine célébrité scientifique par le séjour de l'académicien...c'est près de là, sur le mont Avasaxa, qu'il fit les observations nécessaires pour compléter sa théorie de la terre.

Léonie se moque de Regnard et de son «style emphatique», à l'occasion de l'inscription sur «un gros rocher placé près de la côte», de «la date de notre arrivée, le nom de la corvette et celui de toutes les personnes faisant partie de l'expédition». Léonie note avec une certaine fierté:

on me fit l'honneur de me mettre en tête de la liste, et si mon nom n'était pas le plus remarquable de tous, il était à coup sûr le plus étonnant à trouver dans un pareil lieu.

Et elle ajoute à propos de son devancier:

Si Regnard fût parvenu jusqu'au nord du Spitzberg, on ne peut imaginer ce qu'il aurait inscrit sur ce rocher; il aurait probablement eu la prétention d'être sorti des limites du monde, lui qui affirme 'avoir touché l'essieu du Pôle' à Sukajerfi, en Laponie, par le 67<sup>o</sup> degré de latitude, c'est-à-dire treize degrés plus au sud que la baie de la Madeleine!

Les autres voyageurs évoqués fournissent à Léonie l'occasion de donner quelques lignes de commentaires sur le lieu auquel elle parvient. Ainsi, l'arrivée à l'Île aux Ours permet de rappeler qu'elle a été découverte par Guillaume Barentz et Heemskerke en 1596, et que ce dernier l'a baptisée de ce nom parce que «En descendant à terre, l'équipage tua un ours de neuf pieds de long». Léonie ajoute que

le 17 août 1603, Etienne Bennet, un Anglais commandant le navire *The Grace*, aborda à Beeren-Eiland, et changea son nom en celui d'Ile Cherry, du nom de master Cherry, propriétaire de la *Grace*.

Deux autres allusions à des voyageurs de l'Arctique montrent que Léonie a lu leurs récits:

nous nous trouvions éloignés d'environ dix degrés de la latitude du lieu où le commandant Ross place le pôle magnétique,

et:

le 15, nous étions en vue des glaciers nommés les Trois-Couronnes, dont parlent Parry et Scoresby dans leurs relations.

Parmi les autres allusions attendues, on peut en lire une seule à la **Bible**. Discutant des différentes théories sur l'origine des Finlandais, Léonie conclut hâtivement:

sans me casser la tête à prendre parti pour ou contre les différentes opinions, j'aime autant m'en tenir à la Genèse et supposer les Finlandais descendant comme nous de Japhet, fils de Noé; cela est plus facile et n'est pas plus absurde que beaucoup de suppositions à l'usage des académies de province.

Quelques **grands écrivains** semblent également figurer dans le texte 'par obligation'. Léonie ne craint pas d'écrire:

je citerai pour exemple ce vers si connu:

'Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?'

qui offre par la répétition fréquente de la consonne un excellent vers allitératif.

Avec Racine, Shakespeare est attendu. Au Danemark, c'est bien sûr «l'ombre rêveuse et accablée d'Hamlet» qui apparaît à Léonie. Les *Mille et une nuits* sont le seul ouvrage dont le titre est cité à deux reprises<sup>62</sup>. Visitant le cabinet de travail de Frédéric II à Potsdam, Léonie s'émerveille devant un livre de Frédéric ouvert sur un pupitre:

Il a pour titre *Epîtres familières*, avec privilège d'Apollon. Ce volume est sans prix; il est annoté tout entier de la main de Voltaire. Je lus sur la première page: Je vous recommanderai pour l'avenir d'éviter les redites, et d'élaguer ainsi les branches du plus bel arbre du monde! Et plus loin: Trop d'abondance est un défaut, mais c'est aussi le plus facile à corriger.

---

<sup>62</sup> Ibid., respectivement aux pages 286, 156, 159, 159, 187, 190, 272, 276, 54, 50, 326

Léonie commente:

Il est impossible de mieux concilier la leçon du critique avec les devoirs du courtisan

De plus, ces remarques viennent à point, trois pages avant la dernière de sa relation, pour la terminer en s'excusant de la longueur.

La poésie contemporaine n'est pas oubliée. Léonie cite au début de son livre quatre «charmants vers» de Richard Howitt, qu'elle traduit, et le paysage lapon rappelle à sa plume un tercet dont elle n'indique pas l'auteur, mais qui pourrait bien être de Victor Hugo:

Abîme où la poussière est mêlée aux poussières,  
Où sous son père encore on retrouve des pères,  
Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond.

À l'occasion d'un spectacle à Christiania, Léonie évoque le musicien alors à la mode: Auber, parce que deux de ses opéras comiques sont représentés dans la grande ville norvégienne, *La Dame blanche* et *Le Pré aux clercs*.

Elle fait preuve de davantage d'originalité quand elle s'enhardit à évoquer la littérature populaire. Dans un musée de La Haye, elle voit des «étoffes éblouissantes», et note:

la seule comparaison me venant à l'esprit était celle de la robe couleur de soleil, dont on nous parle dans le conte de *Peau d'Âne*<sup>63</sup>.

Les *Contes de ma mère l'oye* sont évoqués également. En Allemagne, sur un petit bateau à vapeur, Léonie parle avec deux femmes du pays qui lui content une légende qu'elle s'empresse de rapporter.

Mais c'est à la littérature populaire de la Finlande qu'elle accorde la place la plus importante. Se référant une fois de plus à un topos de la littérature de voyage, Léonie indique au début de sa Lettre VIII qu'un «accident arrivé à /sa/ voiture /la/ retient une journée dans la peu distrayante ville de Calix»; elle veut «mettre ce temps à profit pour revenir...sur ces curieuses provinces finlandaises». Après quelques paragraphes sur l'origine du peuple, elle affirme que le paganisme des Finlandais «de religion s'est fait poésie». Ce qui lui permet d'introduire ce qu'elle appelle les «runas», et de les définir ainsi:

Les dogmes sacrés sont devenus légendes populaires; on les chante durant les longues nuits d'hiver, quand le foyer de la ferme rassemble toute la famille.

---

<sup>63</sup> Ibid., respectivement aux pages 327, 19, 24

Léonie donne alors quelques informations sur cette poésie populaire:

ces runas racontent toute une mythologie compliquée, originale, mystérieuse et bizarre à la fois...Féconde en inventions... elle peuple les solitudes de la Finlande d'une foule innombrable de dieux, de déesses, d'esprits, de géants, de génies, de follets, de nains, de sorciers...Chacun de ces êtres mystérieux vit de sa vie propre et...est agité de passions qui le font ressembler à l'homme. Les runas racontent les aventures merveilleuses et incroyables de toutes ces divinités et les exploits d'une quantité de héros-dieux en rapport avec elles...

et Léonie

regrette bien que la rapidité de /son/ voyage ne /lui/ ait pas permis de recueillir des fragments plus complets de ces runas, qui forment des poèmes si neufs et si inconnus.

Elle ajoute en note que depuis on possède fort heureusement une traduction française du *Kalevala*.

Léonie affirme alors qu'en Finlande «l'esprit du peuple est tourné vers la poésie», et on comprend que c'est avec bonheur qu'elle remarque:

les femmes semblent en particulier y réussir, et quelques-unes de leurs productions sont regardées par ceux qui les comprennent dans leur langue comme des modèles de simplicité et d'harmonie<sup>64</sup>.

Elle ajoute alors quelques détails prosodiques, alliant l'intérêt de l'écrivain à celui de l'ethnologue:

La poésie finlandaise emploie encore aujourd'hui le vers runique de préférence au vers rimé; ce vers des anciens bardes se compose de huit syllabes sans hémistiche et sans rime et à la forme allitérative. En d'autres termes, il recherche la répétition de la même consonne commençant un mot deux fois dans chaque vers; répéter la consonne sur les deux premiers mots du vers ou la placer plus de deux fois dans le vers, est considéré comme une richesse.

Léonie cite alors comme exemple «la traduction en prose d'une chanson de nourrice», qu'elle a «essayé de mettre en vers français, tout en lui conservant autant que possible sa forme allitérative». Enfin Léonie termine son aperçu de la poésie en évoquant les «véritables auteurs» finlandais, comme «M. Berndston». On lui a donné une ballade de ce poète, «composée sur la mort d'une jeune et charmante fille finlandaise, qui se tua par désespoir

---

<sup>64</sup> Ibid., respectivement aux pages 19, 209, 67, 24, 161, 42, 271, 273, 273

amoureux». Léonie a traduit cette ballade en vers français: elle en garantit «l'exactitude d'expression», même si «la difficulté d'en conserver le refrain /l'a empêchée de chercher l'allitération». Elle reproduit l'intégralité du texte, soit 104 vers, sous le titre *Les Fiancés*.

### L'art de la description des villes

Dans la relation elle-même, les qualités littéraires de Léonie se manifestent particulièrement dans les descriptions de lieux, de villes notamment. Léonie a l'art de croquer en quelques mots une bourgade. Elle sait avoir la dent dure, et manie l'ironie avec habileté. Ainsi, la petite ville norvégienne de Lille-Hammer se voit décrite en quelques phrases:

C'est...une affreuse petite ville, régulière, tirée au cordeau, froide et ennuyeuse, n'ayant plus de verdure et pas encore d'édifices; c'est simplement un parallélogramme de quelques centaines de mètres, strictement rempli de ces tristes alvéoles carrés comme des boîtes où s'enferme une multitude de gens qui ne sont plus des paysans et ne sont pas encore des citoyens: période où les habitants ont les vices des deux états: la grossièreté des champs et la vanité des villes.

La description des diverses villes de Hollande traversées nous donne un bon aperçu du talent de Léonie. Elle peut caractériser une bourgade par un seul trait:

Nous avons traversé Delft très rapidement à la nuit noire, et je n'ai pu distinguer autre chose que les étincelles de toutes les pipes fonctionnant devant toutes les portes.

Pour La Haye, c'est un petit événement qui rend l'impression faite par la ville:

je me suis logée près d'un grand canal, sur un quai nommé le Spui. Le lendemain matin, un grand tapage de brosses et de balais allant et venant au-dessus de ma tête m'a obligée à me lever de bonne heure, malgré ma fatigue. Le bruit de l'eau que j'entendais fouetter contre mes vitres me fit croire qu'il pleuvait à torrents; en regardant, je fus rassurée: ce n'était pas de la pluie, mais tout simplement les ménagères du voisinage et les servantes du logis qui, à l'aide de pompes portatives, inondaient l'extérieur des maisons afin de le nettoier, et produisaient un déluge factice<sup>65</sup>.

---

<sup>65</sup> Ibid., respectivement aux pages 276, 276 à 281, 71, 20, 20

A Amsterdam Léonie s'intéresse aux femmes, qui «charment l'œil de l'artiste par leurs brillants ajustements et leur fraîcheur éclatante», et elle se dit stupéfaite par le musée, dont elle évoque longuement les trésors. Mais à Brouk elle se lasse de la propreté hollandaise:

On m'avait cité Brouk comme la merveille de la Hollande; à mon sens, ce n'est pas la merveille qu'il eût fallu dire, mais le résumé. En effet, dans ce petit coin de terre, les défauts et les qualités des Hollandais se manifestent dans leur plus complète expression. Brouk n'est ni une ville ni un bourg, encore moins un village; c'est une agglomération d'habitations de plaisance construites par des propriétaires assez riches pour satisfaire tous leurs goûts; en suivant leur penchant, ils sont arrivés à des extravagances de soin, à des aberrations de propreté inimaginables: tant il est vrai qu'il faut redouter l'abus des meilleures choses!... Dans ce fantastique pays, on assiste à un curieux renversement de l'ordre naturel; on y voit l'homme soumis aux choses, l'être intelligent et animé esclave de la matière inerte; il y a là des gens qui se gênent, se privent, s'immobilisent pour ne pas marcher sur leurs pierres, froisser leurs herbes ou fatiguer leurs portes. A force de recherches, de minuties et d'art mal entendu, ils sont parvenus à faire même de leurs jardins, comblés de fleurs rares, des lieux désagréables et ennuyeux.

La conclusion est sans appel:

...et je ne sache rien de plus froid, de plus triste, de plus mesquin que ce coin du monde où l'homme semble avoir pris à tâche d'appauvrir, de défigurer, de mutiler la nature, sous prétexte d'embellissements<sup>66</sup>.

L'art de l'anecdote

Léonie excelle dans le fragment. Elle aime relater des anecdotes, dont elle parsème sa relation. Parfois il s'agit d'**anecdotes rapportées**. Ainsi, pour évoquer l'agressivité de certains morses, elle commence ainsi: «On me raconta à Hammerfest que des pêcheurs...». Quand elle arrive à Christiania, c'est une anecdote bien plus intéressante qu'on lui raconte, et elle en tire un récit de trois pages, particulièrement bien narré. Il s'agit de l'histoire d'Ouli-Eiland. Pour présenter ce brigand, Léonie commence par faire l'éloge de l'honnêteté des Norvégiens. Elle passe alors, par un effet de restriction savamment amené, à l'information qui tient en haleine toute la capitale norvégienne à son arrivée: celle de l'évasion d'Ouli-Eiland. Un humour discret émaille le portrait qui ouvre l'anecdote:

---

<sup>66</sup> Ibid., p.34-35

un voleur de grand chemin, mais un voleur épique, digne des honneurs du récit, voire de *l'illustration* sur papier bleu et de la plainte en vers blancs.

Elle commence donc par justifier le choix du sujet de sa narration. Puis, une série de comparaisons humoristiques, volontairement exagérées et hétérogènes, lui permet d'exprimer son admiration pour le personnage, tout en restant un peu en retrait, comme si elle feignait d'attribuer cette attitude admirative aux seuls Norvégiens:

L'homme en question, connu en Norvège comme Cartouche à Paris, ou Fra Diavolo en Calabre, se nommait Ouli-Eiland. A ce moment, il était âgé de vingt-neuf ans, avait cinq pieds six pouces et une santé imperturbable. Du reste la chronique le disait libéral comme un Turc, discret comme un Espagnol, adroit comme un sauvage, menant ouvertement sa vie de méfaits aventureux, sans craindre ni Dieu, ni diable, ni gendarmes, rançonnant les châteaux, secourant les chaumières, n'ayant jamais oublié ni une injure ni un service, et déployant dans sa croisade incessante contre la société plus d'énergie et d'inventions qu'il n'en faudrait pour illustrer dix généraux ou enrichir dix romanciers; un de ces hommes enfin auxquels il a manqué un théâtre pour changer leurs crimes en actions glorieuses, et qui se font brigands, ne pouvant être héros.

Léonie a bien le goût de la formule: le crescendo «ni Dieu, ni diable, ni gendarmes» est cocasse. En même temps, elle parvient fort bien à mettre en scène son travail d'écrivain, en utilisant des termes comme «théâtre», en comparant les romanciers à des généraux, tout en envoyant une petite pique aux premiers, dont le souci semble particulièrement de s'enrichir. Vient alors le récit proprement dit: c'est un cas typique de légende populaire. Ouli-Eiland, roi de l'évasion, est aussi un homme d'honneur. Après six évasions réussies, il est repris. Il promet au gouverneur de la forteresse de ne pas s'évader si on le laisse libre dans l'enceinte de la citadelle. Mais au bout de quelque temps il demande à être relevé de sa promesse, tenant au gouverneur un superbe discours:

Monseigneur, rendez-moi ma parole, ou je mourrai; je préfère la captivité la plus dure, la surveillance la plus étroite avec un espoir, à ce lien de ma parole dont je suis esclave et qui me prive de toute chance d'évasion.

Le gouverneur le fait alors enfermer avec un luxe de précautions:

Il fit construire une espèce de cage avec les troncs de petits sapins, peu espacés; à la porte de la cage, extérieurement, était fixée une grosse sonnette correspondant par des ressorts à chacun des barreaux; on plaça la cage dans une petite maison de pierre solidement bâtie, autour de laquelle se

promenaient sans cesse deux sentinelles; puis on mit un gardien dans la maison et le prisonnier dans la cage.

La conclusion, certes attendue, est tout de même formulée avec vigueur, et sa sobriété contraste superbement avec l'abondance des détails descriptifs qui précèdent:

Au bout de six semaines, Ouli-Eiland était libre.

Une deuxième catégorie d'anecdotes est constituée par celles qui s'attachent à des petits événements **observés** par Léonie. Elle joue des ruptures de ton avec grâce. Ainsi, l'anecdote que nous appellerons 'des roses' est introduite avec enjouement:

Des baleines, mon intérêt passa à tout ce qui pouvait au monde former avec elles le contraste le plus complet: je m'occupai d'un bouquet.

Elle raconte alors qu'elle a fait la connaissance d'un jeune homme pauvre à bord du bateau qui cabote du sud au nord de la Norvège. Pendant une semaine, ce jeune homme s'occupe avec une attention extraordinaire d'un bouquet de roses qu'il transporte à Hammerfest, la ville la plus au nord. Il explique à Léonie:

je porte ce bouquet à ma mère: il lui causera une grande joie. Figurez-vous, madame, que ma mère n'a pas vu de roses depuis dix ans; elle n'est pas norvégienne, elle est anglaise.

Cette déclaration attendrissante a été précédée d'une petite notation humoristique:

je voyais ce jeune homme plusieurs fois par jour s'enfermer dans sa cabine avec une carafe d'eau; ses inexplicables et fréquents tête-à-tête avec une carafe m'avaient donné les plus coupables pensées: j'avais supposé, et je m'en accuse, que la carafe pouvait bien contenir autre chose que de l'eau.

L'anecdote des roses est immédiatement suivie d'une autre, celle de 'l'idylle maritime' également émouvante, et introduite avec humour:

Faute de pouvoir observer dans les cabines les élégantes d'outre-cercle polaire, sans cesse absorbées dans le mal de mer, je m'intéressai à une jeune fille...jeune paysanne de dix-huit ans environ, d'apparence pauvre.

Léonie raconte alors avec attendrissement comment cette pauvre jeune fille, malade sur le pont, a ému «un jeune homme vêtu comme un marchand aisé», qui l'a soignée. Le «dénouement» est romanesque:

Je vis le couple du jeune marchand et de la petite servante s'entretenir, tendrement appuyés l'un sur l'autre et se souriant d'un air heureux, le tout à la plus grande gloire de la morale: ils étaient fiancés; ils avaient échangé leurs anneaux d'argent; aussitôt arrivés à Hammerfest, un prêtre devait bénir leur union.

Une fois de plus c'est bien en écrivain que Léonie conclut:

Ainsi, partis étrangers l'un à l'autre, ils arrivèrent époux, et cela en huit jours! Il est impossible de mieux mener les choses, même dans un vaudeville<sup>67</sup>.

La même verve se retrouve dans les **anecdotes vécues** par Léonie. Pour l'anecdote relative à Louis-Philippe, Léonie commence par rappeler un fait ancien. Reçue par un certain M. Ullique, riche marchand d'Havesund, elle rapporte qu'

un jour de l'été de 1795, un jeune homme du nom de Froberg, accompagné d'un ami qui portait celui de Muller, débarqua d'un petit vaisseau danois...A Havesund...les deux amis reçurent l'hospitalité du père de M. Ullique, qui les mena lui-même au Cap Nord, but de leur longue pérégrination, et ne les laissa partir que comblés des soins les plus affectueux. Quelques années plus tard, le père de M. Ullique apprenait que ce jeune étranger, dont la distinction et l'instruction lui avaient laissé un souvenir profond, avait un autre nom que celui de Froberg; il s'appelait Louis-Philippe d'Orléans; son compagnon Muller se nommait M. de Montjoye.

Aussi Léonie se réjouit de participer au remerciement des accueillants norvégiens:

Le prince d'Orléans, devenu roi des Français, n'avait pas non plus oublié la cordiale réception de la famille du marchand d'Havesund, et nous étions chargés d'en consacrer le souvenir, en offrant à M. Ullique un fort beau buste en bronze, portrait et présent du roi des Français.

Léonie décrit alors la petite cérémonie donnée par la famille avec beaucoup de verve et de légèreté:

---

<sup>67</sup> Ibid., respectivement aux pages 64 à 66, 116-117, 118-119

L'inauguration du buste se fit avec une certaine solennité, au bruit de vingt et un coups de canon, tirés à bord du bateau à vapeur, des étourdissants hourras des Norvégiens venus de tous côtés et des pétilllements du vin de Champagne, dont les bouchons sautaient de toutes parts.

Même pour de menus événements comme la perte de son poignard, Léonie sait conférer à l'anecdote un tour divertissant, par exemple en concluant:

Mon cher poignard gît donc dans une solitude lapone; s'il est ramassé et s'il retourne dans des mains civilisées, il pourra offrir un vaste champ aux conjectures des antiquaires. Comment expliqueront-ils la présence d'une arme espagnole du XIV<sup>ème</sup> siècle au fond de la Laponie?

La modestie de Léonie lui permet de ne pas craindre de se présenter sous un jour quelque peu ridicule, pour amuser son lecteur. Ainsi, à Sundswall, elle «trouve aux rues et aux habitations un air de grande ville» qui l'intimide, et elle réagit ainsi:

je n'osai pas braver les regards dans mon accoutrement habituel. Voulant cependant voir la ville, je me composai un costume comme je pus...et, m'armant de hardiesse, je sortis. Malgré mes efforts pour ne pas paraître trop extraordinaire, on me regardait beaucoup; je donnai ordre à mon domestique de colorer d'*espagnolisme*, aux yeux des habitants, la singularité de mon costume: cela afin d'expliquer la mantille. Le remède fut pire que le mal: ces bons Suédois connaissaient la France, quelques-uns y avaient été, mais aucun ne connaissait l'Espagne. Une Espagnole! quelle rareté! Le bruit se répand, et chacun d'accourir.

Léonie se voit obligée de se réfugier à bord du navire pour cesser d'être importunée. Même quand elle rapporte un événement dramatique, comme l'accident de calèche où elle a failli mourir, le regard qu'elle porte sur les faits reste serein. Elle conclut par cette simple phrase:

plongeant mes regards dans le gouffre, j'y aperçus la calèche; vuè ainsi, elle faisait l'effet d'une cage d'oiseau accrochée à un vieux mur<sup>68</sup>.

## Conclusion

Léonie d'Aunet, femme dans un siècle largement dominé par le pouvoir masculin, a connu la prison et l'internement forcé au couvent, le déchi-

---

<sup>68</sup> Ibid., respectivement aux pages 151-152, 216, 301, 76

rement d'être séparée de ses enfants, le rejet de la société bien pensante, la douleur d'être constamment trompée par son célèbre amant. Les préjugés sexistes ont empêché son œuvre d'être appréciée à sa juste valeur. Il est temps de relire son *Voyage d'une femme au Spitzberg*, mais également ses autres ouvrages. La cantonner dans ce récit de voyage serait encore une manière de lui refuser le statut d'un véritable écrivain. Une femme pourrait bien écrire une relation de voyage, assimilée à un récit de vie, mais accomplir une œuvre littéraire ne lui serait pas autorisé.

L'énergie infatigable dont elle fait preuve lors de son voyage au Nord est la même que celle qui lui permet de survivre à tous les coups que la société lui porte, de s'imposer à Victor Hugo malgré les atermoiements du poète, et d'entreprendre une œuvre littéraire.

Léonie voyage, aime et écrit.

## Bibliographie

### Œuvres de Léonie d'AUNET

#### *Récit de voyage:*

*Voyage d'une femme au Spitzberg*, L.Hachette, 1854 (rééditions en 1855, 1867, 1872, 1874, 1879, 7<sup>o</sup> éd entre 1880 et 1882, 1883, 1885; Ed du Félin, 1992; Actes Sud, 1995)

#### *Théâtre:*

*Une Place à la cour*, Imprimerie de Arbieu, Poissy, 1854; Larousse et Boyer, Paris, 1861; Imprimerie de A.Moussin, Coulommiers, 1870; Paris, A.Boyer, 1885

*Jane Osborn*, (jouée au Théâtre de la Porte Saint-Martin le 30 janvier 1855), A.Taride, s.d.

*Silvère*, Laplace, Sanchez et Cie, 1877

#### *Nouvelles:*

*Etiennette, Silvère, Le Secret*, L.Hachette, 1859

#### *Romans:*

*Un Mariage en province*, L.Hachette, 1857 (rééditions en 1858 et 1860)

*Une Vengeance*, L.Hachette, 1857 (rééditions en 1858, 1860, 1860, 1862, 1863, 1865, 1866)

*L'Héritage du marquis d'Elvigny, Les deux Légendes d'Hardenstein*, L.Hachette, 1863

## Ouvrages divers

- BARTHOU, Louis, *Les Amours d'un poète*, Conard, 1919
- GAUDON, Jean, *Le Temps de la contemplation*, Flammarion, 1969
- GUIMBAUD, Louis, *Victor Hugo et Mme Biard*, Blaziot, 1927
- HOUSSAYE
- HUARD, Georges, «Le Petit-Picpus des *Misérables* et les informatrices de Victor Hugo: Mme Biard et Juliette Drouet», *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1960
- HUGO, Victor, *Œuvres complètes*, édition chronologique de Jean Massin, 18 tomes en 36 volumes, Le Club français du livre, 1969-1972
- JUIN, Hubert, *Victor Hugo*, Flammarion, 3 volumes (1980, 1984, 1986)
- LAMARTINE, Alphonse de, *Correspondance*, 6 volumes, Hachette, 1875
- MARMIER, Xavier, *Journal (1848-1890)*, Droz, Genève, 1968
- MARMIER, Xavier, *Voyages de la commission scientifique du Nord en Scandinavie, en Laponie, au Spitzberg*, 2 volumes, Bertrand, 1844-847
- MERCER, Wendy S., "Léonie d'Aunet (1820-1879) in the shade of Victor Hugo: talent hidden by sex", *Studi Francesi*, Turin, n° 109, 1993
- MERCER, Wendy S., Présentation de Léonie d'Aunet, *Voyage d'une femme au Spitzberg*, Editions du Félin, 1992
- SAVANT, Jean, *La Vie sentimentale de Victor Hugo*, 6 volumes, chez l'auteur, 1982-1985
- SOUCHON, Paul, *Juliette Drouet, 1001 lettres d'amour à Victor Hugo*, Gallimard, 1951